

Des histoires de Patagonie

C'est l'une des régions les moins peuplées du monde – 3,8 habitants au kilomètre carré. Ses plus d'un million de kilomètres carrés ont un pied en Argentine et un autre tout le long de la côte Pacifique du Chili. C'est l'un des 18 survivants de l'expédition de Magellan, Antonio Pigafetta, qui, à son retour en Espagne en 1524, a publié un récit de voyage décrivant la rencontre avec un «géant» et précisant que «le capitaine appela cette manière de gens Patagioni». Pourquoi Patagon? L'étymologie hésite entre le Patagon, géant à tête de chien, que met en scène le roman *Primaleón* paru en 1512, et le mot espagnol «pata» tirant vers la «terre des grands pieds». Une chose est certaine: dès lors, cette terre froide, venteuse, cette terre du bout du monde et au sud du sud, n'en finit pas de fasciner marins, aventuriers et artistes.

Les deux dernières victimes en date de cette fascination sont la navigatrice écrivaine Isabelle

Autissier imagine un amant en Terre de Feu, tandis que Luis Sepúlveda se laisse porter par ses rencontres. Ce monde disparu les rapproche.

Autissier et le romancier chilien Luis Sepúlveda. La première, qui depuis *Seule la mer s'en souviendra*, en 2009, prouve que sa plume vaut bien les voiles de son bateau, imagine avec *L'amant de Patagonie* (Grasset) une histoire d'amour entre Emily, jeune orpheline envoyée comme gouvernante du révérend en place à Ouchouaya en 1880, et Aneki, un Indien Yamana pour qui elle brise les codes et lois de la civilisation blanche. «Mon héroïne a la tête pleine du rêve rousseauiste du bon sauvage, raconte Isabelle Autissier, qui passe trois mois par an en Patagonie. Emily commence par être choquée par les gens qu'elle découvre, avant d'apprendre à les connaître. Mais son rêve d'être à moitié Blanche, à moitié Indienne, se révèle impossible. On peut apprendre d'un Autre si différent, échanger, mais on ne se transforme pas.»

L'amant de Patagonie, roman beau, grave et enlevé, pleurant sur la «fulgurance» avec laquelle des peuples ont été rayés de la surface de la terre, tisse

une fable éternelle autour de la confrontation avec l'inconnu, la recherche de ses racines, le destin et la prise que l'on a sur lui, la quête de liberté. Emily, pauvre orpheline, aura aimé, pleuré, pour finir riche et libre dans un endroit où tout est possible, incarnant le rêve fuégien par excellence. Pour Isabelle Autissier, le goût de l'ailleurs est né dans les livres. «Je lisais et je me disais que j'irais là-bas...» Elle est allée là-bas et désormais, nous le raconte.

Luis Sepúlveda aussi nous raconte un voyage dans *Dernières nouvelles du Sud*, celui qu'il a fait au milieu des années 1990 avec son ami le photographe argentin Daniel Mordzinski, vagabondage à travers la Patagonie, de San Carlos de Bariloche jusqu'au cap Horn et retour par la grande île de Chiloé. De ce voyage sans boussole ni impératif de temps, ils sont revenus avec des milliers de photos, des centaines de pages de notes, que l'un et l'autre ont laissé décanter de longues années.



De la fiction à la réalité. La navigatrice écrivaine Isabelle Autissier (à gauche) et le romancier chilien Luis Sepúlveda ont trouvé l'inspiration de leurs derniers romans en Patagonie. L'esprit de la Terre de Feu a également porté le travail du photographe allemand Martin Gusinde entre 1919 et 1924 (ci-dessus).

Ils ont vu fleurir la *quila*, ce bambou andin qui fleurit trois fois par siècle, rencontré des *gauchos* qui dorment sur le cheval, la vieille doña Delia qui a le don de la fertilité, les enfants du shérif Martin Sheffields venu pour capturer des bandits et qui est resté en Patagonie pour épouser une Indienne Mapuche. Dans chacune des nouvelles de Sepúlveda passe le souffle des choses inexorablement perdues, ce qu'il appelle le «coût impitoyable de notre époque» qui refuse les rêveurs de l'extrême, ou les sorcières de la pampa.

Pour confronter la fiction d'Isabelle Autissier et de Luis Sepúlveda à l'histoire, une plongée dans les photographies de *Patagonie, images du bout du monde*, le catalogue accompagnant l'exposition du Musée du Quai Branly consacrée à la Terre de Feu ce printemps, s'impose. Avec une attention particulière portée aux chapitres consacrés aux premières expéditions scientifiques en Terre de Feu, Darwin dès 1831, puis dans les années 1880 les Français Jean-Louis Doze et Edmond Payen, qui ramenèrent les premières images des Indiens Alakaloufs et Yamanas, utilisés tour à tour comme spécimens anthropologiques, modèles, maîtresses ou compagnons de voyage. Les photographies de l'Allemand Martin Gusinde entre 1919 et 1924 sont particulièrement saisissantes: à la fois biologiste, anthropologue et missionnaire, envoyé au Chili, il saisit l'urgence qu'il y avait à récolter les traces du patrimoine laissé par les peuples fuégiens. Des 900 photographies qu'il prend en Terre de Feu, la vingtaine publiée ici donne à voir des visages à la présence inouïe, des rituels initiatiques et un univers saturé d'esprits contrastant avec le dénuement matériel qui les entoure.

En Patagonie, on dit que faire demi-tour et revenir en arrière porte malheur. Tout droit, on trouve toujours quelque chose. La vie, ou la mort. ◊

ISABELLE FALCONNIER

SÉLECTION

L'AMANT DE PATAGONIE
Isabelle Autissier
Grasset, 304 p.



DERNIÈRES NOUVELLES DU SUD
Luis Sepúlveda
et Daniel Mordzinski
Métailié, 190 p.



PATAGONIE, IMAGES DU BOUT DU MONDE
Actes Sud, 160 p.

